

## ***Aventures en marge de la Haute Route des Alpes Valaisannes***

---



*Le Cervin,*

*vu du Schwarzsee, Marcel Jaton, 1959*

## ***A propos de la Haute Route***

Il existe de nombreuses « Hautes Routes », en Suisse, en France et en Autriche. Et dans les Tatras, dans les Pyrénées, et... Mais lorsque l'on parle de « La Haute Route », on pense immédiatement à la Haute Route des Alpes Valaisannes. C'est en effet la plus célèbre et l'une des plus anciennes, à tel point que le Royal Alpine Club de Grande Bretagne songea très sérieusement à faire de l'accomplissement de ce raid une condition d'admission ! Aujourd'hui, ce parcours entre Argentières et Zermatt se fait le plus souvent en hiver, à skis ; mais le parcours estival n'est pas à dédaigner pour autant.

Il existe de nombreuses variantes de parcours ; le parcours historique partait d'Argentières, passait par le col du Chardonnet, la Fenêtre de Saleinaz, Bourg St.Pierre, Valsorey, Chanrion, remontait le glacier d'Otemma pour franchir le col de l'Evêque, traverser le Haut glacier d'Arolla pour franchir le col du Mont Brûlé, puis remontait le glacier de Tsa de Tsan vers le col de Valpelline et Tête Blanche. Restait la somptueuse descente sur Zermatt, sous les faces Nord du Cervin et de la Dent d'Hérens.

Actuellement, on préfère souvent, arrivé à Champex par le col des Ecandies, utiliser les transports en commun et les remontées mécaniques pour gagner la cabane Mont Fort au-dessus de Verbier, puis la Rosablanche et l'interminable remontée du lac des Dix vers la cabane homonyme. La traversée du Pigne d'Arolla avec la magnifique descente sur les Vignettes permet de rejoindre l'itinéraire historique au col de l'Evêque.

Mais de nombreuses autres variantes existent ; la fréquentation parfois prohibitive de l'itinéraire « normal » s'avère constituer un puissant aiguillon à l'imagination des guides et des amateurs éclairés. Les itinéraires alternatifs sont en revanche souvent plus difficiles, plus exposés, et souvent moins bien pourvus en possibilités d'hébergement ; ceci implique un supplément de matériel et de nourriture, donc des efforts supplémentaires... La perfection n'est pas de ce monde, hélas !

Le but de ce chapitre n'est pas de décrire les diverses alternatives permettant de relier Argentières à Zermatt, voire Saas Fee ou le col du Simplon. Il s'agit simplement de quelques histoires collectées de ci de là sur le parcours de la Haute Route. En espérant que ces histoires sauront vous divertir...

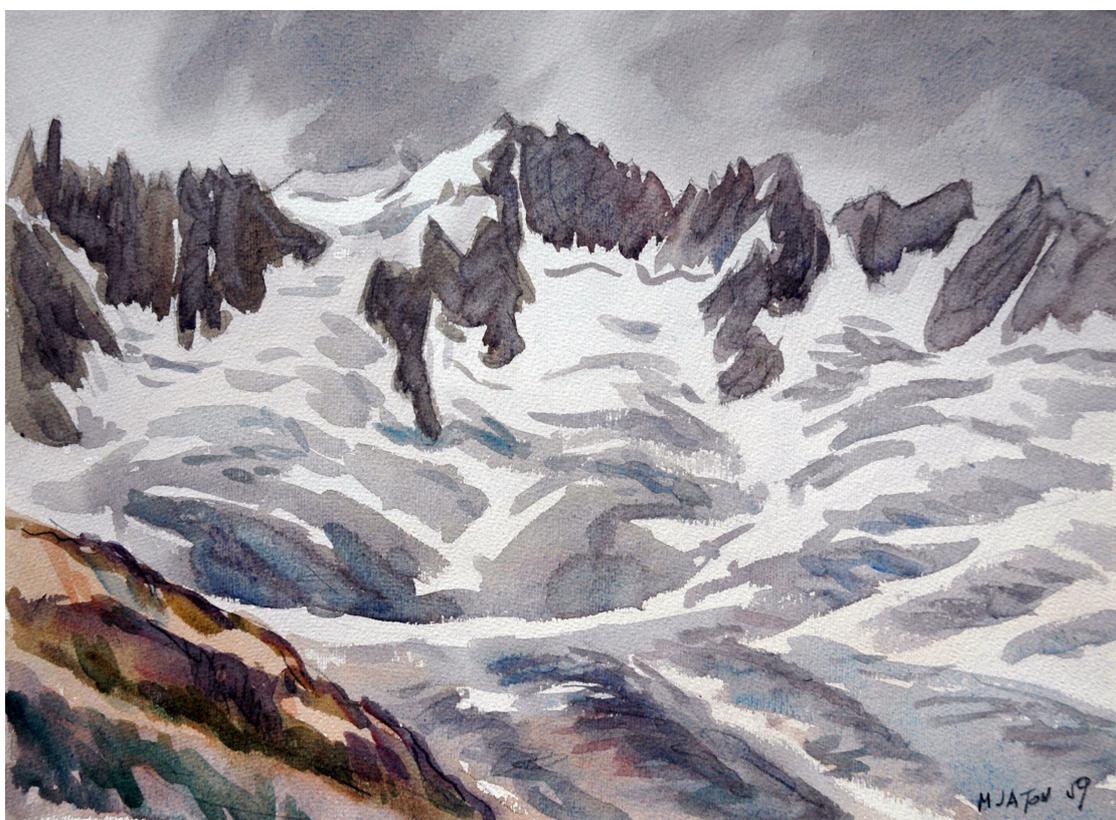
## ***Entre Argentières et Saleinaz***

Nous étions partis pour relier Argentières à Praz de Fort. Nous avons pris le train (Martigny-Châtelard-Chamonix) de Martigny pour relier Argentières, puis nous avons emprunté le téléphérique pour atteindre les pistes de Lognan. Nous comptions bien utiliser le téléphérique des Grands Montets pour descendre confortablement sur le refuge d'Argentières. Première déconvenue, en raison du vent, la télécabine de Lognan aux Grands Montets était fermée.



*Le Dolent, de la cabane de l'A Neuve (ex-Dufour), Marcel Jaton, 1934. Le Dolent est le sommet qui ferme le glacier d'Argentières, et accessoirement qui fait office de pierre frontière entre France, Suisse et Italie.*

Il en fallait plus pour nous décourager, nous avons mis les peaux de phoque et avons commencé la montée vers le refuge. La montée depuis Lognan est relativement fastidieuse le long d'une piste damée, même si aucun skieur ne descend du fait de la fermeture du téléphérique ; mais une bonne heure est nécessaire pour parvenir sur le replat permettant l'accès au glacier. Du moins était-ce le cas à cette époque, car depuis, les conditions ont changé, et le front du glacier d'Argentières a tellement reculé que l'accès est devenu plus délicat depuis le bas. Arrivés tant bien que mal sur le glacier, nous avons très vite compris la raison de la fermeture du téléphérique. Le vent soufflait en rafales sur le glacier, venant du Dolent et balayant le plateau du glacier avec une violence impressionnante. Nous nous sommes fait coucher deux ou trois fois par les rafales; à chaque fois, il fallait se protéger pour ne pas avoir le souffle coupé par la violence du courant d'air.



*Les Courtes, versant Talèfre, Aquarelle de Marcel Jaton, 1959*



*Jardin de Talèfre, de la cabane du Couvercle, aquarelle de Marcel Jaton, 1959*



Nous sommes finalement parvenus au refuge d'Argentières, raisonnablement plein (ce qui implique que chacun avait une couchette pour dormir) pour une fois. Le refuge a été construit sur une moraine de glacier, dominant le glacier. Hélas, cette moraine bouge comme toutes les moraines, ce qui n'arrange pas forcément la stabilité de la construction. De fait, le refuge est habité par pas mal de courants d'air et d'humidité. Et certains visiteurs occasionnels ne font rien pour arranger les choses : il m'est arrivé de trouver la porte du refuge grande ouverte en février, avec les dortoirs du bas remplis jusqu'au plafond de neige soufflée. Sans doute un amateur de « hors piste » qui pensait trouver à l'intérieur un distributeur de hot-dogs ou de Coca, et qui dépité a omis de fermer la porte en partant...

Bref ; après un repas assez quelconque, nous avons passé la soirée à admirer le vent jouer avec la neige sur le glacier d'Argentières en contrebas. Des tourbillons couraient sur le vaste plateau du glacier.

L'imagination aidant, on pouvait voir des fantômes jouer sur le vaste plateau du glacier d'Argentières, se poursuivre en jouant dans la lumière du jour finissant. Ensuite, somptueux coucher de soleil qui allumait les faces Nord de la Verte, de la Grande Rocheuse, des Courtes et des Droites, et teintait d'or ces fameux fantômes qui n'en finissaient pas de jouer sur le glacier. Un spectacle fascinant qui nous a retenus tard sur l'étroit balcon de pierre du refuge.



Avec le soleil, la température tombait elle aussi, et le froid nous renvoya au dortoir inconfortable du refuge d'Argentières.

Le lendemain, réveil avec la foule et montée au col du Chardonnet. De la cabane, il faut redescendre un peu, passer sous l'arête du Jardin et dépasser le glacier du Milieu, passer au plus près de l'arête Straton pour commencer à gravir la

pente raide en direction du col du Chardonnet. La montée est sans histoires, à part le fait remarquable que des anglais (un peu touristes tout de même) avaient décidé de monter avec des skis de fond. Après tout, chacun monte avec ce qu'il veut, mais là, cela se passait moyennement bien. La pente est tout de même à plus de 30 degrés, je pense ; on est à 3000 mètres et malgré le réchauffement climatique (de toutes façons nettement moins sensible à l'époque où se passe cet épisode), il arrive qu'il gèle pendant la nuit à ces altitudes... Je pense pouvoir affirmer, sur la base de cette seule expérience, que des skis de rando équipés de couteaux (voire des crampons légers?) sont nettement préférables. Mais encore une fois, chacun a le droit d'avoir un avis et de l'assumer. Là, ils ont assumé : ils étaient partis une heure avant nous, ils sont arrivés une heure après nous au col, et dans un état peu convaincant. Mais ils ont tout de même eu le privilège d'admirer l'aiguille Verte en face du col...



*Jardin de Talèfre, couloirs de l'aiguille Verte, aquarelle de Marcel Jaton, 1959*

La descente du col du Chardonnet versant suisse impose actuellement un rappel de soixante mètres, ou deux fois trente (avec un relais bien équipé au milieu). Je n'ai jamais vécu un jour de grande affluence à cet endroit, mais je pense que cela ne doit pas être triste. A l'époque, le couloir était encore enneigé de manière permanente, et la descente se faisait de manière assez naturelle : tu mets un pied devant l'autre, et tu recommences... Comment tu dis ? Un assurage ? Dans une bonne neige comme ça, pourquoi faire ? Mais là encore, quand on est équipé de souliers pour le ski de fond, cela peut poser quelques petits problèmes ; nos amis anglais avaient posé une corde fixe à laquelle ils se cramponnaient désespérément pour ne pas descendre le couloir sur les fesses ou sur autre chose de plus sensible. Le couloir fait une cinquantaine de mètres de haut, leur corde devait bien faire trente mètres, mais pour la récupérer, ils devaient l'utiliser à double... Rien n'est simple ! On les a dépassés en rigolant; on ne leur a pas proposé de l'aide : il n'y avait aucun danger objectif, et ils méritaient bien d'assumer un peu leur inconscience.

Arrivés au sommet du glacier de Saleinaz, on voit une espèce de chenille humaine qui escalade la fenêtre de Saleinaz, et ça nous motive médiocrement. D'autant que la chenille en question, on va la retrouver à la cabane du Trient... De plus, devant nous il y a un glacier avec une pente idéale et une neige à tourner le prochain James Bond. Alors, on chausse les skis, et nous voilà partis sur le glacier de Saleinaz. Neige poudreuse, idéale, pas une trace, six cent mètres de large au bas mot. Un seul souci : il faut éviter la grande cassure du glacier, invisible depuis le haut, et obliquer sur le bord du glacier assez tôt pour descendre ensuite le long du glacier en direction du val Ferret et de Praz de Fort. Mais la cassure est en principe facile à repérer : lorsque l'on est sous la cabane de Saleinaz, la cassure est toute proche ! Donc il faut simplement repérer la cabane ; et nous la connaissons bien, donc il ne devrait pas y avoir de problème... D'autant qu'il y a un repère immanquable : la cabane est située sur un replat rive droite du glacier, juste en face du Portalet : donc immanquable. Et pourtant...



*Le Portalet, d'Orny ; Aquarelle de Marcel Jaton, 1928*

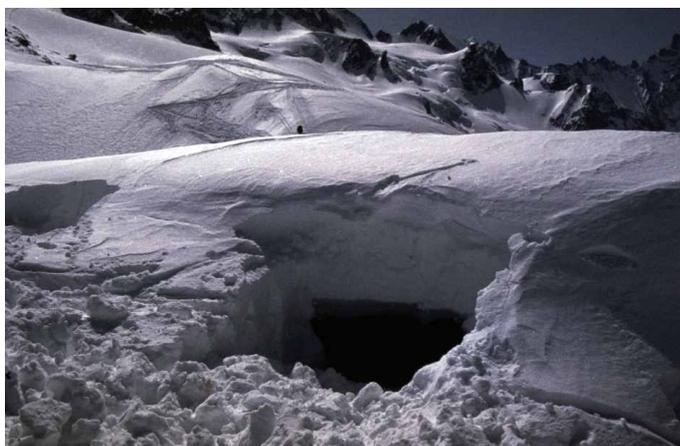
On cherche, on descend, on cherche, on descend. Pas de cabane. Pourtant, bon sang !, on doit la voir de loin ! Soudain, mon copain me crie : « Ça y est, on voit les toilettes de la cabane ». Je regarde, sans m'arrêter de skier, je constate qu'il a raison, et je me prends une formidable baffe dans la figure. Mon pote aussi. On vient de se percuter.

Le glacier fait deux kilomètres de long sur 600 mètres de large, la neige est idéale, il n'y a pas une trace, mais il y a deux imbéciles qui ont réussi à se rentrer dedans. Peu de Belges ont fait aussi bien. On a une pensée émue pour les anglais qu'on a traité d'amateurs il y a quelques minutes...

Coluche disait : « La Suisse, la Belgique, franchement, ça valait pas la peine de faire deux pays ». Il avait compris deux-trois trucs, le Coluche, je pense.

Enfin bon, le ridicule ne tue pas, à ce qu'on dit, et il n'y avait que nous pour rigoler. On continue la descente, mais cela s'avère vite moins facile que prévu. Beaucoup de neige, la température qui monte, la cassure du glacier ne nous inspire que modérément. On tergiverse, mais plus on attend, moins c'est favorable, et on décide de remonter sur la cabane pour aviser en toute sécurité. Plus facile à dire qu'à faire ! On remet les peaux de phoque, mais on brasse des mètres cube ! Et la neige se transforme à toute allure...

On voulait remonter en oblique à peaux de phoque, mais cela devient vite dangereux. Va falloir creuser une trace verticale sur une arête. A pied. Enfin, à ventre. Enfin, à « ce qui dépasse ». Chance, voilà un troupeau de Français qui débarque avec le même problème que nous, et ils ont des chasse-neige patentés dans le groupe. Enfin, des guides qui sont censés faire ça. On profite lâchement de la tranchée; il y a bien une dizaine de personnes avec nous, et on met une heure et demie pour arriver au niveau de la cabane (en été, il doit y avoir dix minutes en comptant la pause au milieu pour admirer la vue). Et là, on comprend pourquoi on n'avait pas pu voir la cabane de Saleinaz jusqu'ici.



Finalement, on pourra pénétrer dans la cabane vers 16-17 heures. Seuls, mon pote et moi, on serait probablement rentrés aussi, mais ça aurait été plus « hard ». Beaucoup plus. Ou on aurait dormi dans les toilettes peut-être ? Parce que descendre depuis la cabane en plaine, inutile d'y songer : des amas de neige, une chaleur excessive, des pentes très raides : tout pour rester sous cinq-six mètres de neige à attendre le dégel !

On n'avait pas forcément grand-chose à manger, mais bon, on a passé une bonne nuit, et au petit matin, les Français passaient sur l'A Neuve (Bonne trace les gars !) et nous nous apprêtions à descendre.

Neige un peu croûtée, fondue la veille, regelée en surface dans la nuit, mais tout à fait skiable sous la cabane. Arrivés au lieu-dit « la Gare », on commence par se tromper, et on finit au-dessus de rochers qui paraissent infranchissables. On remonte à pied, mais c'est pas vraiment facile, et on y passe une bonne heure ; puis de retour à la Gare, on pose un petit rappel pour passer une première barre, et on repère les chaînes du chemin d'été. Celui-ci passe, avant de parvenir sur la moraine terminale du glacier de Saleinaz, par une grande dalle équipée de crampons d'acier plantés dans la pierre, et de mains-courantes métalliques. Mais la dalle est complètement crépie de neige, et les crampons sont sous la glace; il est neuf heures, la température est bien montée, et le grondement des avalanches se fait entendre de plus en plus proche, et toutes les cinq-dix minutes on a droit au spectacle grandiose d'une coulée de neige qui précipite quelques centaines de tonnes de matière en contrebas. Un magnifique spectacle, mais désagréablement proche à notre avis. A un moment, on voit une énorme coulée de neige qui balaye l'endroit d'où on avait dû remonter deux heures auparavant, cela ne nous rassure pas vraiment.

On envisage de bivouaquer sur place, la position est relativement sûre, mais on n'a rien à manger (en fait, cela fait depuis avant-hier soir que, hormis un quignon de pain...), alors on continue sur la dalle enneigée en espérant que tout ne va pas partir d'un coup. Une heure d'équilibrisme pour descendre cette fichue dalle ! Chaque fois qu'on pose le pied quelque part, on s'attend à ce que toute la paroi descende et nous prenne avec ; alors on assure chaque pas, et plutôt deux fois qu'une, mais il faut chercher un point d'assurage sous la neige pour chaque assurage : galère ! Ensuite, on trouve vaille que vaille une sortie sur la moraine de Saleinaz, et il ne reste plus qu'à pousser sur les bâtons jusqu'à Praz de Fort et admirer le parcours effectué.

L'hôtel du Portalet est ouvert, on a faim et soif. Enfin soif et faim. Alors on commence par deux grandes bières...

Rarement bu une bière aussi bonne.



*Portalet et clochers de Planereuse, de Praz de Fort, Aquarelle de Marcel Jaton, été 1934*

Mais il y a un épilogue à cette aventure. Un épilogue pas très drôle.

Nous avons fini au Châble, et nous envisagions de continuer le lendemain du côté du Grand Combin; au petit déjeuner, le patron de la pension où nous étions, « la Ruinette », nous demande : « Vous venez de Saleinaz ? ». Et il nous apprend qu'il y a eu un accident mortel dans la descente de Saleinaz, vers 13 heures. Et ce n'est pas fini, car le même jour, une autre cordée disparaissait dans une avalanche sur le même parcours. Des cordées à chaque fois accompagnée d'un guide, pourtant !

Du coup, et comme nous avons passé une nuit pas très confortable, et peu dormi, nous avons renoncé à poursuivre notre périple et nous sommes restés devant un repas sans doute peu végétarien, mais extrêmement apprécié. Et arrosé de quelque bon petit vin ; mais avec modération, bien sûr. Quoique...

## **Entre Chanrion et les Vignettes**

L'idée générale était de partir du val de Bagnes, de Fionnay plus exactement, et de remonter le long du lac de Mauvoisin jusqu'à Chanrion. Il y avait 4 participants, un cinquième était censé nous rejoindre aux Dix, à la fin de la deuxième étape. Une épouse de bonne volonté nous avait convoyés jusqu'à Fionnay, où nous avons mis les peaux de phoque et avons entamé le périple dans la bonne humeur. En mars, la route de Mauvoisin est encore fermée, recouverte de neige (du moins l'était-elle en cette période-là) et peut être remontée à peaux de phoque ; c'est assez long et fastidieux, mais nous sommes tout de même parvenus au barrage.

Depuis le barrage (c'était avant que le faite du barrage n'eût été élevé de quinze mètres), la route emprunte des tunnels ; ces derniers sont obstrués de neige en hiver, mais il existe un passage pour piétons que nous avons mis passablement de temps à repérer. De fait, si un passant ne nous avait pas indiqué le bon chemin, je ne suis pas certain que nous serions parvenus à passer ; mais on emprunte ce passage. C'est des rampes d'escaliers interminables, un tunnel glauque et humide long comme un discours politique, et une certaine lassitude qui commence à poindre dans les troupes. Des voix un peu désabusées qui murmurent « Je voyais pas la Haute Route comme ça », ou « La montagne, le grand air et la belle vue, y'a que ça de vrai » et encore « Vous m'en remettrez un kilomètre, c'est pour offrir »... Quand on est enfin sortis de ces galeries, c'était l'après-midi, la route continuait dans des pentes avalancheuses sous un soleil un peu plus chaud que ce que l'on aurait qualifié de raisonnable pour la qualité et la sécurité de la neige.

Vaille que vaille, on traverse les couloirs à avalanche avec les précautions d'usage, en multipliant les détours et les assurances pour éviter que les plaques de neige ne partent sous nos pas, et on arrive dans la région de la cabane de Chanrion à la tombée de la nuit. Le froid a fait regeler la neige, le danger d'avalanche est donc minime, on peut donc se risquer dans les pentes plus raides au-dessus du lac de Mauvoisin. En effet, lorsque l'on est au bout du lac de Mauvoisin, en hiver, le plus simple est de couper entre de grandes barres de rochers pour rejoindre le plateau sur lequel est bâtie la cabane ; la route effectuée quant à elle un long détour jusque vers la prise d'eau du glacier d'Otemma et revient ensuite par des pentes souvent impraticables à skis l'hiver sur le plateau de la cabane.

Mais la nuit tombe vite, et il fait de plus en plus noir ; les frontales ne parviennent pas à repérer le passage entre les barres de rochers pour parvenir à la cabane. Ce ne sera finalement que vers onze heures du soir qu'on découvrira cette fichue cabane. Cela fait quatorze heures qu'on marche, et bien plus longtemps qu'on est réveillés. On n'ose pas trop réveiller les occupants, on mange discrètement un repas froid (avec tout de même un coup de rouge qui a mystérieusement trouvé refuge tout ce temps dans un sac de montagne) et on s'allonge tant bien que mal par terre pour dormir. En temps normal, on ne dort pas forcément très bien en cabane : la fatigue, la position inaccoutumée et l'oxygène un peu plus rare favorisent les apnées et les ronflements, ce qui tend à transformer rapidement tout dortoir de cabane de haute montagne qui se respecte en une séance d'essai du Grand Prix d'Indianapolis. Là, la fatigue était considérable et la position TRES défavorable. Ceux qui sont parvenus à dormir un petit peu ont totalement interdit toute velléité de somnolence chez les autres.

Ceux qui ont eu le douteux privilège d'accomplir du service militaire ont l'expérience de ce genre de nuits. Mais dans le cadre de l'armée, ces nuits sont souvent agrémentées d'autres acteurs, pas forcément moins dérangeants. Il y a ceux qui « tapent le carton » parce qu'ils estiment qu'il est trop tôt pour s'endormir, ceux qui ont encore *la dalle* et qui font une petite tambouille pour agréments les odeurs du dortoir, ceux qui font encore quelques libations à la déesse Schnapsfürmich parce que cela aide à s'endormir (enfin, ceux qui boivent peut-être, mais rarement les autres). Il y a ceux qui ont fait beaucoup de libations à cette même déesse (ou à l'un ou l'autre de ses acolytes, il y en a plein) et qui rentrent au dortoir avec un confortable stock de gaîté dont ils sont généreusement prêts à faire profiter les autres. Certains ont poussé l'ingestion de denrées liquides jusqu'au point de retour involontaire... Il y a aussi l'inévitable comique qui trouve drôle de raconter des plaisanteries (sur les Belges, sur les Fribourgeois, enfin sur les « autres » en général).

Ah oui, j'ouvre une parenthèse : voici la dernière que j'ai entendue en dortoir. *C'est un paysan qui est au bord de la faillite ; il lui reste un âne, il décide de le vendre. Un jeune paysan dynamique et entreprenant se présente et lui donne mille francs pour l'âne ; il est convenu qu'il viendra le chercher demain. Le lendemain, le jeune se présente, mais le paysan est désolé : « Je peux pas te donner l'âne, il est mort cette nuit ». - « Zut, rendez-moi l'argent alors ». - « Je peux pas te rendre l'argent, j'ai tout dépensé pour rembourser mes créanciers ». Le jeune réfléchit, et dit « Bon, ça fait rien, donnez-moi l'âne quand même ». Et il s'en va avec l'âne mort. Deux mois plus tard, le paysan croise le jeune et s'approche : « Comment ça va ? ». - « Bien, grâce à ton âne, je me suis payé un cheval, j'ai pu réparer ma maison, enfin ça roule, quoi ! ». - « Hein ? Mais comment t'as fait ? » - « Fastoche : j'ai organisé une tombola dont le premier prix était un âne, et j'ai mis le prix du billet à vingt francs ; il y a plein de gens qui ont participé, tu peux pas savoir ! ». - « Mais l'âne était mort ! Tu n'as pas dû rembourser ? ». - « Ah ben, le gagnant de la tombola, oui... »*

Il y a aussi les parfumeurs; après deux ou trois jours de transpiration, chaussettes et vêtements de corps dégagent des senteurs certes naturelles, mais multipliées par le nombre de personnes dans le dortoir, cela donne des effluves parfois un peu lourdes ; les couvertures des dortoirs tendent à accumuler les odeurs pendant la saison d'hiver, où le gardien ne peut guère aérer les dortoirs ; certains pétomanes peuvent aussi à l'occasion et au hasard des menus concoctés par le gardien contribuer à l'agrément olfactif général du dortoir...

Bon, je ferme la parenthèse, mais on la rouvrira dans pas longtemps. On pourrait encore parler de ceux qui parlent en dormant, de ceux qui ont la vessie (ou l'anus, se référer aussi à la rubrique « pétomanes » ci-dessus) fragile (et qui immanquablement ont choisi un emplacement dont ils ne peuvent pas bouger sans réveiller les dix personnes qui sont dans la même rangée ; d'ailleurs, ce sont eux aussi qui trébuchent avec fracas sur les souliers laissés dans le couloir). Passons, et revenons à Chanrion où nous avons essayé de dormir.



*Dortoir, mobilisation de 1939-1945, Dessin de Marcel Jaton, 1940*

La qualité du sommeil de cette nuit-là donna lieu à diverses appréciations ; disons que cela allait du « mal » à l' « exécration ». A cinq heures, le gardien de la cabane arrive dans le réfectoire, nous découvre, et nous réveille. On lui explique, et en réponse, il nous indique fort obligeamment le confortable dortoir d'hiver vide à un mètre cinquante de nous, il est vrai bloqué par des sacs de montagne déposés là. Je ne suis pas certain qu'il ait été conscient du danger qu'il a couru à cet instant précis : après tout, certains d'entre nous avaient gardé leur piolet à portée de main...



*Grand Combin de Chanrion, Marcel Jaton, 1934*

Il va tout de même se dépêcher de nous faire payer la nuitée après nous avoir fait un petit déjeuner chaud bienvenu. Certains d'entre nous caressaient l'idée d'une grasse matinée pour se refaire après une nuit peu réparatrice ; mais le gardien impitoyable nous vira aux aurores. C'était de toutes façons indispensable si nous voulions arriver ce même jour aux Dix ; mais malgré la beauté du site, le départ fut pénible. Très.



*Bec d'Epicoun, Otemma, de Chanrion, aquarelle de Marcel Jaton, 1934*

De la cabane de Chanrion, la Haute Route remonte généralement le glacier d'Otemma pour aboutir aux Vignettes ; mais nous avons décidé de gagner la cabane des Dix ; il faut donc monter tout d'abord jusqu'au glacier des Brenêts, le traverser en direction de l'arête qui mène au sommet de la Ruinette, atteindre le col de Lire Rose au bas de cette arête, remonter le glacier homonyme pour effectuer la raide escalade du col de Giétro. De là, on prend pied sur le glacier de Giétro tout plat pour le traverser vers le col de Cheilon, d'où il ne reste plus que la facile descente vers la cabane des Dix.



*Col de Cheilon, dessin de Marcel Jaton, 1940*

Descente facile, mais neige épouvantable, pour tout dire inskiable. Hors des traces, on ne glissait pratiquement pas ; dans les traces, on glissait très très bien. Donc tu prends la trace, et quand ça commence à aller très, très vite, tu sors de la trace pour freiner (parce que tourner là-dedans, même le champion du monde de freeride il te fait un bras d'honneur). Mais bon, tu sors de la trace, tu glisses plus du tout. Tu te bloques même. Au ralenti, ça donne à peu près la séquence suivante :

- Le skieur sort de la trace à environ 20-30 kilomètres/heure
- Les deux skis se bloquent
- Les fixations s'ouvrent et permettent (provoquent ? entraînent ? imposent ?) la chute en avant.
- Le skieur se pète le front (ou le nez, ou les gencives, selon sa grandeur) sur les pointes de ses skis, puis sa tête s'enfonce dans la neige, entre ses skis ou au mieux juste à côté de ses skis.

- Le sac de montagne, un instant libéré de toute pesanteur, retrouve avec reconnaissance cette dernière en entrant en contact brutal avec la nuque du skieur
- La tête du skieur s'enfonce dans une neige molle sur une profondeur de vingt à trente centimètres, un sac de douze à quinze kilos lui maintenant fermement le visage dans cette position peu adaptée à une respiration aisée.
- Le skieur prend appui sur son bras pour se relever, mais le bras s'enfonce d'un bon mètre dans cette même couche de neige molle.
- Plusieurs longues minutes plus tard, (et un nombre incalculable de jurons dont certains ont été inventés pour l'occasion), le skieur est debout, a remis ses skis, assujetti ses fixations, ôté la neige de ses vêtements et de ses sous-vêtements (je ne vous raconte pas les effets puissamment jouissifs de la neige dans le slip), et est prêt à reprendre l'exercice cent mètres plus loin.

Cet exercice multiplié par dix ou plus finit par fatiguer un peu. Mais on a fini par arriver à la cabane des Dix ; avec la satisfaction de savoir que nous partagerons cette nuit avec 250 autres personnes. Heureusement qu'il y a 120 places (à l'époque, parce que depuis, elle a été agrandie) dans cette cabane, sans quoi, on aurait été un peu serrés...

Un refuge de montagne de l'importance de la cabane des Dix met également en évidence certaines particularités hygiéniques d'un raid comme la Haute Route des Alpes Valaisannes. Une course de deux jours en montagne implique de la transpiration et quelques odeurs corporelles plus ou moins agréables pour les accompagnants. Mais un raid de cinq ou six jours tend à faire croître ce genre de désagrément de manière exponentielle. Je me souviens d'un ami allemand qui effectuait sa première Haute Route, et qui me racontait (tout en ôtant ses chaussettes après une bonne dizaine d'heures de marche), aux Dix, justement, qu'il avait découvert un nouveau composé de l'atmosphère respirable (enfin un peu) terrestre. L'oxygène (*Sauerstoff* en allemand) bien sûr, l'azote (*Stickstoff*) et le *Stinkstoff* (littéralement « matière puante », remarquez l'analogie avec l'azote, *Stickstoff-Stinkstoff*), et qu'il allait à la rentrée dans son université où il enseignait initier une étude sur la vitesse de remplacement du *Stickstoff* par le *Stinkstoff* lors d'un raid en montagne; il se réjouissait de conduire une thèse de doctorat à ce sujet. Je ne sais pas s'il a trouvé un étudiant téméraire pour étudier ce sujet ; en tous cas, je n'ai pas connaissance de la conclusion d'une telle thèse de doctorat. Dommage...

Il est vrai que, grâce à une technologie de plus en plus élaborée, plusieurs refuges tendent à se munir de douches, ce qui restreint le déploiement des odeurs corporelles ; mais la « poésie » (qui a dit « puésie » au fond de la classe?) s'en ressent. Je me souviens de quelques arrivées à Zermatt après une petite semaine d'efforts en montagne, sur la terrasse à Furi généralement, où notre arrivée coïncidait comme par magie avec une désertion de la terrasse, surtout pour les tables voisines de la nôtre. Allez comprendre...



*Cabane des Dix, Dessin de Marcel Jaton, 1940*

Notre cinquième acolyte devait nous rejoindre en soirée; on avait même prévu de l'accueillir au Pas de Chèvres, mais on était un peu fatigué, alors on a « oublié ». Il a pourtant essayé de nous téléphoner à la cabane, mais il y avait tellement de monde que nous n'avons pas entendu les appels du gardien. Alors il est monté tout seul depuis Arolla, en utilisant le téléski de Fontanasse, tout de même. Il a eu de la chance de prendre l'un des derniers départs, sans quoi il se faisait une heure de montée supplémentaire, et une descente du Pas de Chèvres de nuit !



*Mont Blanc de Cheilon, de la cabane des Dix, aquarelle de Marcel Jaton, 1934*

Il faut dire qu'il venait d'assez loin. De la région de la Moselle, plus exactement, ce qui fait tout de même quelques kilomètres. Tout à l'enthousiasme de retrouver ses amis et la montagne dans les vallées d'Hérens et d'Hérémente, il avait amené une bouteille de champagne ; mais bon, il a dû faire 500 kilomètres en voiture (dont la fin entre Sion et Arolla est assez tournante), puis deux heures de peau de phoque au soleil couchant, huit mètres sur une échelle de fer, puis encore une heure à la nuit tombante. Je pense qu'un spécialiste confirmera que ce n'est pas la meilleure façon de traiter un champagne, fût-il millésimé et veuve (Clicquot) de surcroît.



*Pas de Chèvres, dessin de Marcel Jaton, 1940*

Il est quand même arrivé à la tombée de la nuit. A peine arrivé, il a voulu ouvrir sa bouteille de champagne pour un apéro; mais bien secoué et chauffé dans le sac de montagne, le contenu a eu vite fait de proclamer son indépendance par rapport à la bouteille. Il y avait du champagne partout. Sauf dans les verres, ou alors si peu...

La nuit n'a pas été de qualité exceptionnelle; le gardien nous a assigné des matelas dans le réfectoire, pas vraiment un cadeau : il faut attendre que les derniers soient partis pour se coucher, attendre que l'équipe de cuisine aie fini de ranger pour tenter de s'endormir, et le lendemain on doit se réveiller avant tout le monde pour faire de la place pour le petit déjeuner. Après la nuit raccourcie du jour précédent, pas de quoi rattraper le repos perdu.

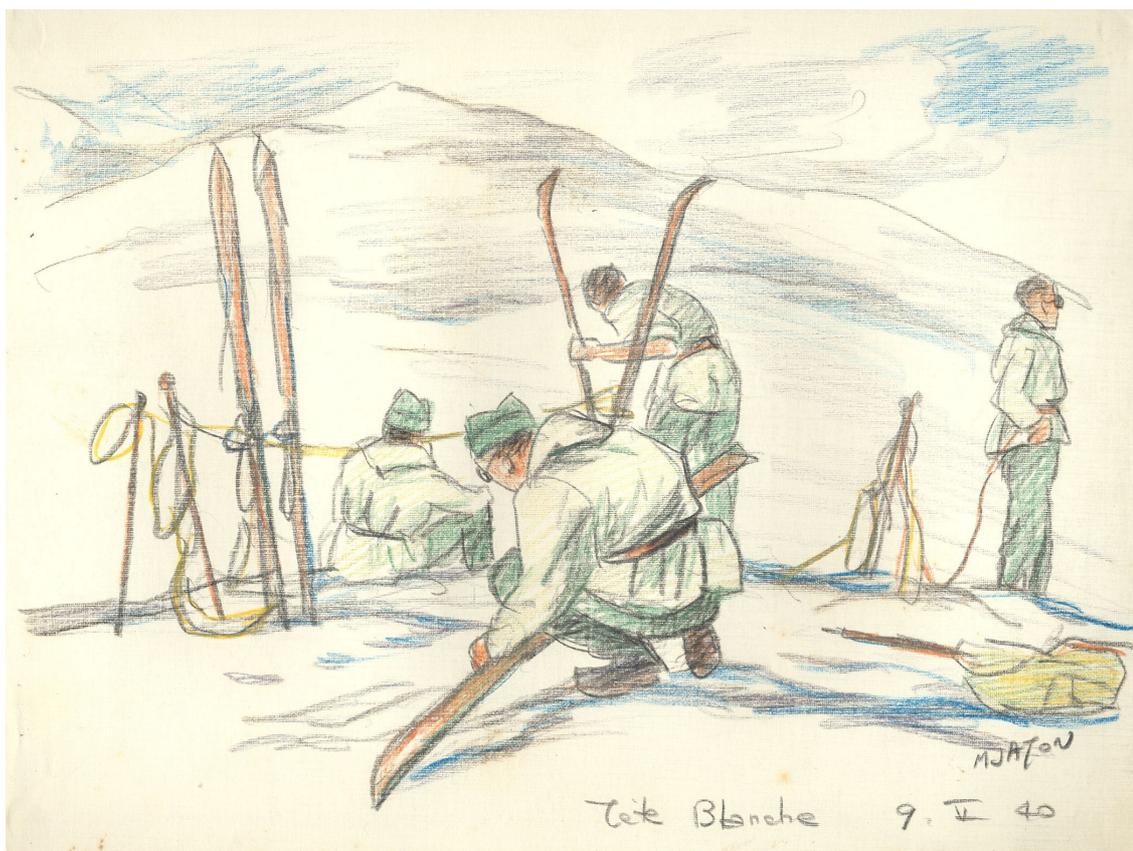
Mais lorsque l'un de nos amis a voulu remettre ses godasses, ça s'est réellement gâté. Il avait un troupeau de cloques aux pieds qui n'avait aucune envie de retourner dans les coques de ski, et l'explication s'avéra douloureuse : il sortit de la cabane avec une démarche qui ne laissait guère de doutes sur l'agrément général ressenti. Quant à un autre de nos potes, il n'avait pas dormi pour la deuxième nuit consécutive, et était d'une humeur moyennement optimiste; à part ça, rien à signaler, un temps magnifique, et nous voilà repartis pour le Pigne d'Arolla et les Vignettes.

La montée du Pigne depuis les Dix constitue un grand classique de la Haute Route ; d'abord raide dans un décor très alpin sur le glacier de Tséna Réfien, on parvient assez vite sur un large plateau barré par une pente raide, souvent verglacée. C'est la Serpentine, qui se passe souvent en crampons, skis sur le dos. Pour des troupes assez fatiguées, ce ne fut pas exactement du gâteau, mais bon, on a fini par arriver au sommet de la rampe.

On arrive donc sur le plateau de Chermotane, mais le temps se gâte à toute allure. Le temps de parvenir au col du Pigne et au sommet, le brouillard s'est installé et la visibilité ne doit plus guère dépasser trois mètres.

Descendre encordés n'est pas une sinécure ; avec des gens peu entraînés à ce genre d'exercice, c'est une salade de spatules assurée. Les troupes de montagne adorent ce genre d'exercice, mais elles n'ont que ça à faire : s'exercer. Alors, pas de mérite !

Et puis, il faut bien avouer que l'objectif premier des militaires n'est pas l'agrément des troupes, mais leur aguerrissement. L'aguerrissement s'acquiert en grande partie grâce à une certaine mauvaise humeur des troupes. La mauvaise humeur s'entretient par un inconfort physique et moral savamment contrôlé qui implique une alimentation de qualité médiocre et des humiliations périodiques. Skier encordé fait partie des humiliations.



*Tête Blanche, encordement des skieurs, dessin de Marcel Jaton, 1940*

Plusieurs des membres de l'équipe n'avaient aucune expérience du ski encordé, et entreprendre une cordée de cinq dans ces conditions eût été au mieux téméraire ; nous avons donc improvisé une descente sur corde fixe, les deux points fixes étant le premier et le dernier de la cordée, avec à chaque longueur un seul skieur en mouvement à un instant donné ; c'est nettement plus long, mais la sécurité est raisonnablement assurée.

Pourtant, la neige était magnifique; une poudreuse d'une légèreté incroyable ; par temps dégagé, c'eût été la plus exceptionnelle descente du Pigne dont skieur alpiniste pouvait rêver. Mais dans un épais brouillard, et condamnés à des descentes de quinze mètres en dérapage sur une corde, c'était frustrant, pour ne pas être plus sévère...

Pendant la descente, on tombe sur deux allemands qui nous demandent s'ils peuvent se joindre à nous, ils ne savent pas où se trouve la cabane, et ils sont certains que nous savons, nous. On n'a pas le cœur à leur expliquer que savoir où se trouve un endroit n'implique pas d'être capable de le trouver, alors bon, ils nous suivent dans notre exercice de dérapages successifs. On parvient aux séracs au-dessus de la cabane, et à la faveur d'une légère éclaircie, on aperçoit notre objectif ! Mais pas vraiment où on aurait souhaité qu'il soit : on est trop à gauche, il faut revenir un peu sur la droite pour contourner la barre de séracs qui domine la cabane des Vignettes. Dans le brouillard, on distingue une petite crevasse. Par acquit de conscience, et sachant que les séracs sont tout proches, on décide de sécuriser le passage : on pose une broche, je traverse encordé, je bloque le piolet et on commence à organiser le passage. L'un des deux allemands trouve que ça va trop lentement, il prend son élan de trop loin pour que je puisse le voir dans cet épais brouillard, et veut sauter la crevasse à skis. Je le vois au dernier moment, je n'ai pas le temps de lui crier de faire gaffe qu'il passe à un mètre de moi. Il a franchi la crevasse sans aucun dommage, car elle est si étroite que même à l'arrêt, ça devrait passer ; mais le problème, c'est que 5-6 mètres derrière moi, il y a le vide, c'est la cassure des séracs, et le gars disparaît dans le brouillard avec un grand cri. C'est vrai que partir en chute libre dans cette purée de pois, ça doit faire son petit effet : il reste combien avant l'atterrissage ? 2 mètres ? 5 ? 10 ? 30 ? Et c'est comment en bas ? Neige ? Glace ? Séracs ? ...

Heureusement, il n'a rien, il a fait trois mètres de chute et il peut nous rejoindre un peu plus loin. Son copain est soudain devenu nettement plus prudent, allez savoir pourquoi... L'un de nos copains moyennement charitable regrettera qu'il n'ait pas fini dans une crevasse : « Ça nous aurait fait un exercice de sauvetage ». A ceux qui lui reprochent son manque de cœur, il rétorque « Mais c'est des Allemands, c'est moins grave »... Je lui laisse l'entière responsabilité de ses dires.

On finit par contourner tous ensemble les séracs et arriver aux Vignettes par le classique névé sous les séracs. La cabane a été construite en 1946, pour remplacer l'ancien bivouac Jenkins, qui sert actuellement d'abri à bois, après avoir été abondamment utilisé par les troupes de montagne durant la mobilisation de 1939-1945. Après tout, la frontière italienne est à un petit kilomètre de là, au col de l'Evêque, au col Collon et aux pointes d'Oren.

Il n'est pas certain que l'emplacement de la nouvelle cabane soit beaucoup plus favorable que celui de l'ancien bûcher qui me semblait mieux abrité ; mais ce n'est qu'un avis, et la cabane des Vignettes est indéniablement très confortable, sauf certaines particularités de cette époque sur lesquelles nous aurons l'occasion de revenir.



*Refuge Jenkins, dessin de Marcel Jaton, mobilisation en 1940*

L'ancien refuge Jenkins pouvait abriter dix personnes, environ. Si vous jetez un coup d'œil aux dessins d'époque datant de la « mob », vous verrez que le refuge était bien utilisé... Stuart Jenkins était américain, et a accompli plusieurs ascensions dans la région, une arête du Mont Blanc de Cheilon porte d'ailleurs son nom, mais elle n'est plus guère entreprise de nos jours, car trop exposée aux chutes de pierre.

C'est une tendance que l'on a vu se perpétuer au vingtième siècle : s'il y a plus de monde, alors tu construis plus grand. Du coup on a fait de grandes autoroutes, d'immenses cabanes et autres infrastructures ; mais les sommets sont toujours aussi exigus, et les villes n'ont pas plus de places de parc, ou si peu. Alors on fait la queue pour réaliser un selfie au sommet du Cervin après les 500 personnes qui vous ont précédé ce jour-là... Mais est-ce bien raisonnable ? Bon je ferme ma boîte à philosopher et je continue le récit qui nous occupe...



*Refuge Jenkins, vue sur le Pigne, dessin de Marcel Jaton, 1940*

Cabane de Vignettes donc ; aussi bondée ou presque que la cabane d'où nous venons, c'est-à-dire la cabane des Dix. On est installés au réfectoire d'été non chauffé : normal, on n'a pas choisi de manger le menu, on mange la bouffe du sac, alors on est un peu relégués en deuxième ligue ; mais les deux allemands nous paient une bouteille de Williamine pour nous remercier, et on sympathise malgré notre copain qui voulait les voir dans une crevasse.

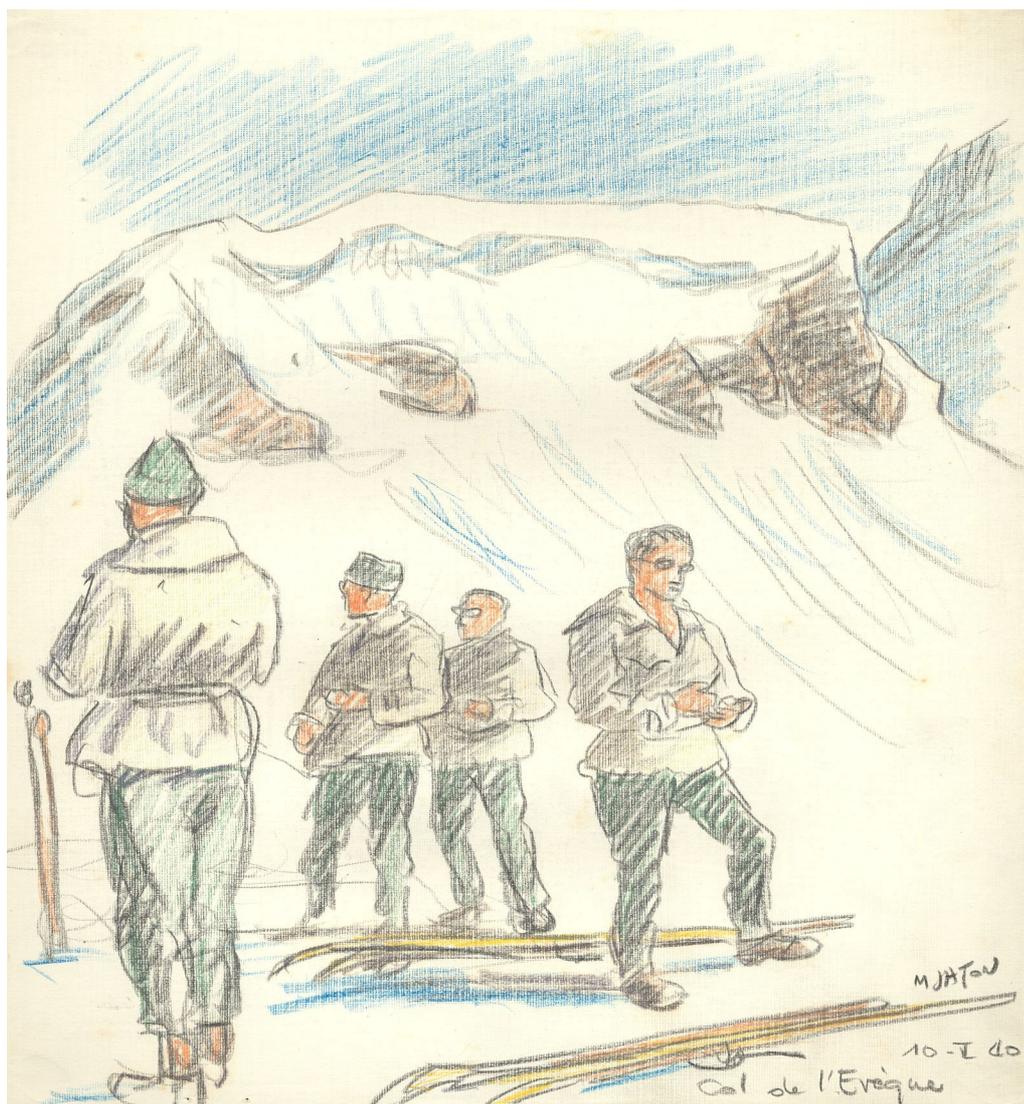
Dans le réfectoire principal, il y a aussi une équipe de Japonais qui descendent des bouteilles de pomme, de Williamine et d'Abricotine (ils ne sont pas racistes!) comme de la bière sans alcool. Avec ce qu'ils consomment, non seulement le gardien va faire sa saison, mais pour ce qui les concerne, ils deviennent vite très gais, bruyants, et quand ils montent se coucher, ils font des embardées qui ne laissent guère planer de doute sur leur état éthylique. On se dit comme ça que demain, ils vont avoir des problèmes pour parvenir à Zermatt par les cols de l'Evêque, du Mont Brûlé et de Valpelline ; mais j'ai l'occasion de discuter 2-3- minutes avec un de leurs guides (natif de Sapporo), et il me raconte que c'est comme ça tous les soirs depuis Argentières ; lui-même passe ses hivers à Genève et il prend en charge chaque semaine un nouveau groupe sur la Haute Route : dimanche, arrivée depuis Tokyo, transfert en bus à Argentières (distribution et réglage du matériel pendant le transfert), dernière benne aux Grands Montets, arrivée au refuge d'Argentières ; lundi, col du Chardonnet, cabane du Trient ; mardi, Ecandies, Champex, bus et téléphérique au Mont Fort, mercredi, Rosablanche et cabane des Dix, jeudi, Pigne d'Arolla et Vignettes, vendredi col de Valpelline et Zermatt, Viège et hôtel à Genève, samedi shopping rue du Mont Blanc et aéroport. Comment tu dis ? Jet lag ? Tiens, fume ! Bon, du coup on se sent un peu fatigués, alors on va se coucher nous aussi.

A l'époque, les Vignettes avaient ceci de commun avec de nombreuses autres cabanes mythiques des Alpes Valaisannes, à savoir des toilettes un peu spéciales. Depuis la cabane, elles étaient à une cinquantaine de mètres de l'entrée sur un petit chemin bordé d'un vide impressionnant de six cent mètres, je pense ; d'ailleurs une cordée de ... Japonais, justement ! a réussi une première voie directe de ce côté ; la sortie est à deux mètres dix du couvercle des toilettes les plus éloignées de la cabane. Sans vouloir me complaire dans la scatologie la plus sommaire, je pense tout de même que la difficulté globale de l'itinéraire était à qualifier de TG+ (pour Très Gluant, voire davantage, bien sûr). Bref. Nous étions en hiver, et les cinquante mètres en question étaient en glace vive. En souliers de skis, c'était limite ; en chaussons de cabane, c'était... d'ailleurs, le gardien avait mis un petit prie-dieu au départ du chemin d'accès. Pour le cas où...

Cette particularité, que j'ai pu remarquer dans nombre d'autres cabanes d'ailleurs, a des effets de bord assez intéressants: une personne dans ses couvertures qui a un besoin pressant va hésiter avant de se rendre aux toilettes. Il va falloir déranger plein de monde, mettre des souliers, affronter les vingt degrés au-dessous de zéro avec le petit vent qui souffle sur l'arête des Vignettes, puis risquer douze fois de se casser la figure, pour ne rien dire du risque de passer sous le filet un peu symbolique censé protéger les gens qui ont un besoin pressant d'une chute sur le glacier quelques centaines de mètres plus bas. Pas du tout envie de sortir Zigounette de son écrin (ou Popotin de son slip Polar Wear™ pour les dames) dans ces conditions. Enfin, il va essayer de se retenir jusqu'au moment où sa vessie aura le dernier mot, ce qui est inéluctable. Alors il se harnache, s'équipe, et accessoirement réveille tout le dortoir (d'autant que depuis qu'il se retient, c'est devenu un besoin très pressant et qu'il doit se précipiter pour éviter l'irréparable). A peine est-il sorti de ce dortoir que 3 ou 4 autres personnes tarabustées par le même besoin (et encouragées par l'initiative de leur prédécesseur, et de surcroît délivrées du souci de réveiller tous les dormeurs, puisqu'un imbécile l'a fait pour eux) décident d'imiter le courageux individu qui a pris la décision de soulager sa vessie et ils commencent à s'équiper à leur tour. La descente des escaliers par ces nombreux individus réveille des gens des autres dortoirs qui à leur tour se découvrent une irrésistible envie de pisser. Le résultat est un pic de fréquentation des toilettes périodique ; il est tout à fait remarquable de constater que malgré les théories statistiques les plus évoluées, on puisse remarquer que des gens font la queue devant les toilettes aux Vignettes ou ailleurs par moins vingt sur une arête vertigineuse et en plein vent, et que ce phénomène ne se passe que pendant vingt minutes par nuit, entre deux et trois heures du matin. Quelqu'un a-t-il déjà fait une thèse de doctorat en mathématiques ou en sciences sociales sur ce thème là ? Non ? L'intérêt pour la véritable science se perd...

Pour l'équipe de Japonais, avec ce qu'ils avaient bu dans la soirée, ils ont pu alimenter deux ou trois pics de fréquentation, à mon humble avis ; mais je sous-estime peut-être la capacité de rétention de ces gens-là... En tous cas, le gardien doit se frotter les mains quand il les voit arriver, et directement réserver le prochain hélicoptère pour une cargaison d'alcool.

Le lendemain, on se réveille tôt, mais les Japonais sont déjà partis depuis une heure ! Quelle santé ! Ou alors quelle discipline ! On a bu probablement beaucoup moins qu'un dixième de ce qu'ils ont ingurgité (et nous n'avons pas une réputation de sobriété forcenée), mais il y a tout de même des petits nains qui trouvent drôle de taper sur notre crâne depuis l'intérieur, alors pour eux, cela doit ressembler à la frappe d'une population de marteaux-pilons ! Le troupeau de cloques de notre camarade a fait de nombreux petits, on (enfin, surtout lui) ne leur souhaite pas forcément longue vie. Celui d'entre nous qui se plaignait de ne pas avoir dormi en est resté au même bilan, et il trouve que cela commence à bien faire... Pour tout arranger le temps a tendance à se gâter.



*Col de l'Evêque, dessin de Marcel Jaton, 1940*

On prend finalement la décision de descendre sur Arolla; neige gelée, les skis qui dérapent interminablement en vibrant, ça fait du bien à ceux qui ont des cloques... La descente du glacier de Pièce et la sortie sur la moraine de Tsijiore Nouve ne sont pas très agréables avec des segments verglacés, mais tout se passe bien. Enfin, on finit par s'asseoir à l'hôtel du Pigne devant une bière. Deux membres du groupe suggèrent de remonter à Bertol pour continuer ensuite sur Zermatt... La réaction de la part de « troupeau de cloques » et « pas dormi » est instantanée : ils se renseignent sur les prochains horaires du car postal en direction de Sion.

Et on se dit qu'on fera mieux une prochaine fois...

## **Entre Arolla et Zermatt (version Bertol)**

La dernière étape de la Haute Route est en général celle qui aboutit à Zermatt. On peut arriver des Vignettes, des Bouquetins, de Bertol, de Nacamuli ou de Prarayer, on se retrouve au col de Valpelline pour réaliser ce long travelling sous la face Nord du Cervin, qui par Schönbiel et Zmutt va nous amener à Zermatt. Presque tous les participants de la Haute Route restent unanimes à dire que c'est la plus belle étape de ce raid. Je souscris, mais de manière peut-être plus nuancée, à ce verdict: pour moi, il faut compléter l'expérience par le sommet de Tête Blanche.

Tête Blanche n'est pas un sommet particulièrement spectaculaire, et ne présente aucune difficulté d'accès, hormis les dangers liés à la progression sur glacier, difficultés qui ne sont certes pas à négliger. Mais ce sommet est probablement le lieu le plus emblématique des Alpes Pennines ; si vous le gravissez dans le cadre de la Haute Route, vous avez en prime la vision complète de votre parcours. Mont Blanc et Grand Combin à l'Ouest, Mont Rose à l'Est. Le Cervin et la Dent d'Hérens, tout proches. La Dent Blanche qui s'impose sur le glacier de Ferpècle. L'Italie au Sud, les Alpes Bernoises au Nord. Comment échapper à l'ambiance exceptionnelle de ce lieu ? C'est le véritable cœur des Alpes Valaisannes. Au sommet du Cervin ou de la Dent Blanche, la vue est certainement plus étendue, mais les sommets écrasés ne donnent pas la même impression de puissance et d'immersion dans la chaîne des Alpes Pennines.

Cette fois, nous sommes montés avec le car postal de Sion jusqu'à Arolla, et ensuite à peaux de phoque en direction de la cabane Bertol. Le chemin de la cabane impose d'abord de suivre le vallon d'Arolla jusqu'au pied du Mont Collon, puis de gagner une prise d'eau qui permet ensuite par une pente pouvant être délicate de gagner les Plans de Bertol. Aux Plans de Bertol, la cabane est toute proche ; enfin, il semble en tous cas; si vous affirmez à un copain qu'elle est à vingt ou vingt-cinq minutes, il va vous croire (à moins qu'il ne connaisse déjà l'itinéraire). Dommage pour lui... En montant bien, il reste deux heures de marche... C'est une manière assez idéale pour se faire des ennemis mortels ; dire, arrivés aux Plans de Bertol, qu'il reste vingt à vingt-cinq minutes jusqu'à la cabane ; et d'ajouter, un peu excédé : « Mais tu vois bien la cabane, là ! ».

Il neigeait doucement, puis de plus en plus fort, et nous avons subi quelques coulées sous le col de Bertol; mais rien de grave, et une équipe de Français qui faisaient la Haute Route avec Fernand Audibert des Praz de Chamonix comme guide avaient marqué une bonne trace. J'ai revu plusieurs fois Fernand, entre autres au Pigne d'Arolla. Un gars très sympa, qui avait un gîte aux Praz (près du golf) où j'aurais toujours voulu passer un moment. Cela ne s'est pas fait...

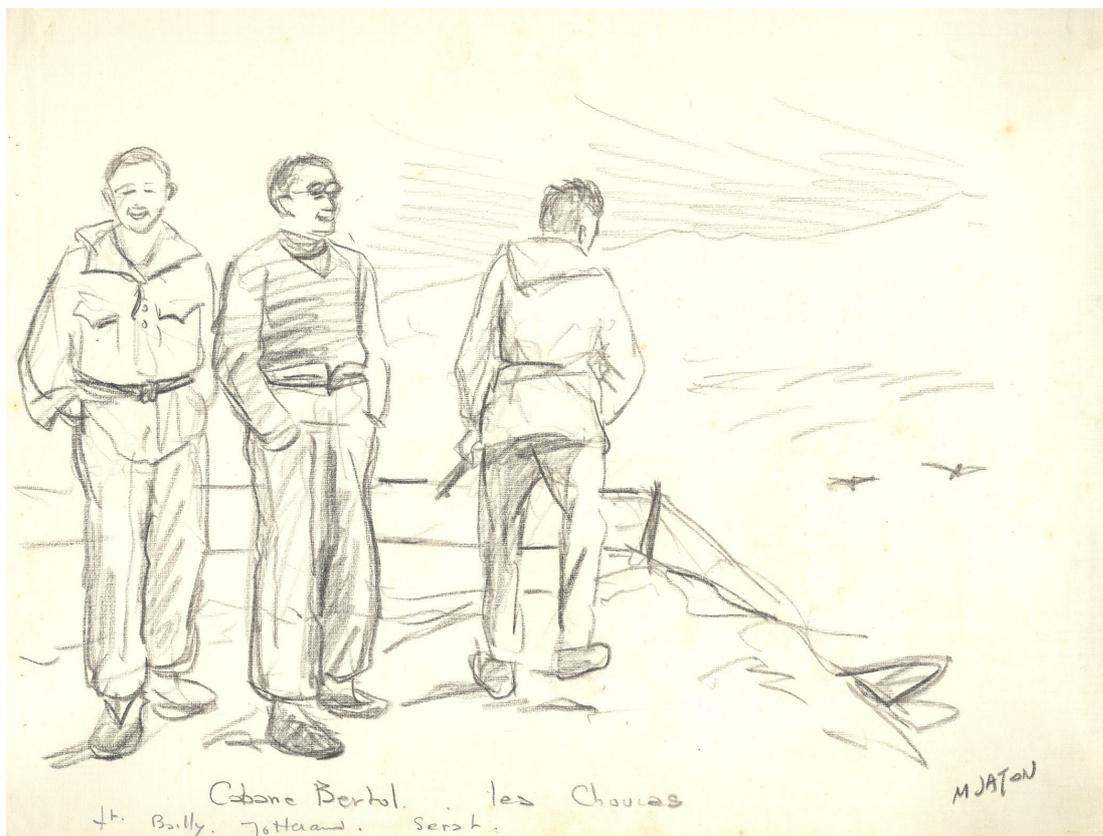
De nombreuses personnes considèrent que Bertol est la « reine des cabanes ». C'est une cabane remarquable, en effet, mais je ne la considère pas comme spécialement bien située, en ce qui me concerne. Un emplacement très spectaculaire, des échelles (remplacées par une sorte d'escalier depuis, déjà que les échelles étaient de trop!) qui permettent aux débutants de vivre quelques frissons, et une terrasse avec une vue magnifique sur le glacier du Mont Miné et le glacier de Ferpècle, avec en exergue un point de vue original sur le Cervin... Mais une absence presque totale d'eau, qui se traduit en été par des problèmes logistiques difficiles à résoudre. Une situation qui rendrait un éventuel incendie extrêmement problématique, car il n'y a pas d'échappatoire hormis le chemin d'accès. Cette absence d'eau a aussi longtemps constitué un problème sanitaire grave. En été, avant la reconstruction des toilettes, il n'était pas nécessaire d'avoir un GPS pour trouver la cabane : quand tu pouvais plus supporter l'odeur, tu étais à l'entrée de la cabane. Certains guides disaient de Bertol : « C'est pas tellement que ça pue, mais ça pique les yeux ». Les cours de répétition de l'armée suisse programmaient systématiquement une nuit à Bertol pour convaincre les soldats de l'utilité du masque à gaz.

Ce n'est pas exagéré : je me souviens d'un mois d'août particulièrement chaud où l'odeur d'ammoniaque était tellement forte qu'on ne pouvait pas tenir dans les toilettes. Il fallait attendre 22 heures et le froid pour que cela devienne à peu près supportable ; et vu la situation de la cabane, aller te soulager dans la prochaine crevasse ou derrière un gros rocher, c'était pas gagné d'avance. On ne dira jamais assez les drames intestinaux qui ont émaillé l'histoire de Bertol depuis sa fondation. L'un des plus célèbres gardiens de la



cabane, Jean Favre, ne cuisinait pratiquement que du riz en été, et il évitait de servir de la bière, spécialement aux dames. En résumé, la performance, à une époque, ce n'était pas d'avoir la force de parvenir à Bertol, c'était d'avoir un anus assez musclé pour y rester. Bref...

Bon, c'est du passé ; mais pendant un siècle (essentiellement depuis les années 80 jusque vers la fin du siècle pour la fréquentation réellement importante), les toilettes de Bertol se sont déversées sur le glacier du Mont Miné ; les sous-produits devraient commencer à parvenir dans les eaux de Ferpècle et du val d'Hérens, je suppose. Si dans quelques années Marseille se plaint d'une pollution du Rhône par matières fécales, j'espère que l'on ne remontera pas jusqu'aux toilettes de Bertol de la fin du vingtième siècle...



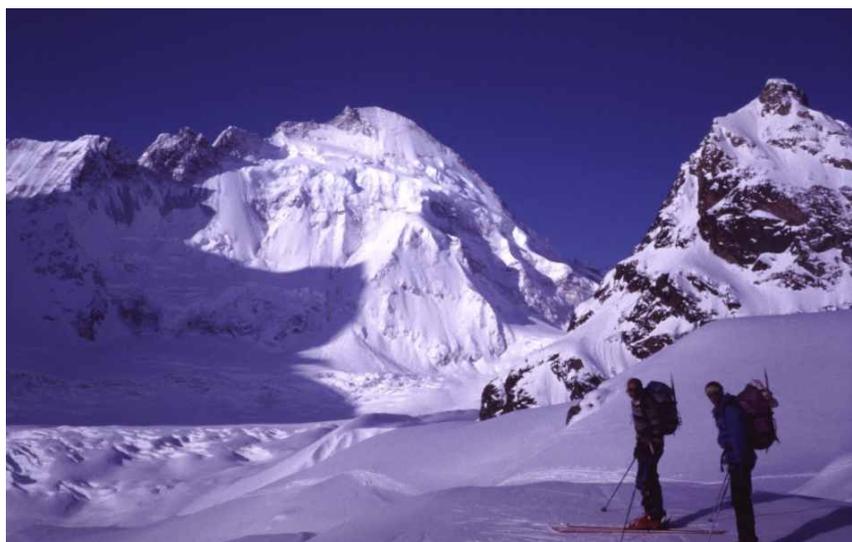
*Un besoin urgent ? Cabane Bertol, dessin de Marcel Jaton, 1941*

Bon revenons à notre petite histoire ; arrivée à Bertol, accueillis par le gardien légendaire qu'était Jean Favre. Il n'y avait que deux équipes, on était « entre nous ». Soirée agréable, on a fini en jouant à « Attends c'est ma tournée » « Oui, d'accord, mais alors la prochaine est pour moi » avec Fernand et son équipe, et Jean. Le lendemain, on ne s'est pas trop pressés, en se disant que les copains allaient nous faire une belle trace vers Tête Blanche. Il y avait en effet bien cinquante centimètres de neige fraîche, légère il est vrai, à brasser.

On est donc partis nettement après eux de Bertol, et en partant, on a remarqué un skieur qui montait vers la cabane, mais qui était encore aux Plans de Bertol. On prend la trace sans trop se presser, mais on finit par rejoindre Fernand et ses clients avant Tête Blanche; pas moyen de faire autrement que de prendre la trace un moment : on a sa dignité tout de même ! Je trace depuis quelques minutes quand un type me dépasse en me disant « Tu permets que je prenne le relais ? ». Question stupide s'il en est : De toutes façons, même quand il faisait la trace, je n'arrivais pas à le suivre, alors je ne vois vraiment pas pourquoi il m'a demandé la permission, mais bon. Je m'applique tout de même pour essayer de ne pas trop me faire distancer parce que le ridicule, ça ne tue pas, mais c'est désagréable; je me dis bien que c'est le type qui montait aux Plans de Bertol tout à l'heure, mais cela fait à peine une heure et demie qu'on a quitté la cabane : il a donc mis une heure et demie pour venir des Plans de Bertol au col d'Hérens ! Moi, quand je suis au top, il m'en faut le double !

On arrive au sommet de Tête Blanche. Je le soupçonne d'avoir un peu ralenti pour ne pas être tout seul au sommet, parce que je ne suis arrivé que cinq minutes après lui. Mes potes avaient décidé poliment que Fernand et ses clients avaient mérité d'être les premiers au sommet et leur ont donc laissé la préséance : ils sont arrivés un petit quart d'heure plus tard ; quelle abnégation, tout de même ! Entre temps, on discute avec le gars : il est en cours de guide, il s'appelle Marc, est valaisan d'importation (en clair, cela implique qu'il y a moins de vingt-cinq générations que sa famille habite en Valais), et il s'entraîne sec. Et il est passé par Bertol pour boire un café ! Cet ahuri s'est encore payé le luxe d'un café avec Jean à Bertol, et malgré tout, il nous ridiculise ! Mais il est sympa, et au bout d'un moment, il me dit : « Tu m'accompagnes à la tête de Valpelline ? Je prends la trace, tu m'aideras quand j'en aurai ma claque ». Je n'ai jamais mis les pieds au sommet de la Tête de Valpelline, et cela me dit bien. J'avertis mes potes, et on est parti pour Valpelline. Mais quand à relayer Marc ... J'ai posé mon sac au col, lui pas. On brasse quarante à cinquante centimètres de neige, pas vraiment poudreuse, donc relativement lourde. Mais impossible de rester dans ses skis ! On arrive au sommet avec une vue exceptionnelle sur la Dent d'Hérens, on cause un moment et on redescend. Mes potes sont restés au col, et se sont chauffés une petite soupe en m'attendant. On se serre la main avec Marc qui va remonter à Tête Blanche pour retourner sur Arolla; en me quittant, il me dit innocemment qu'il a un peu mal aux jambes. Tu m'étonnes ! Si je fais Arolla-Bertol-Tête Blanche-Tête de Valpelline en moins de quatre heures, je pense -à supposer que j'y arrive- que c'est à l'hôpital que je finirai !

On descend le Stockji, toujours un peu délicat surtout avec les énormes quantités de neige fraîche qui sont tombées au cours de la nuit. Le mur du Stockji est dégagé, une avalanche l'a complètement nettoyé; un de mes copains a tout de même failli partir avec une plaque qui était restée accrochée au sommet du mur; mais tout finit bien.



On arrive sous la cabane Schönbiel, où on aimerait bien dormir; mais depuis le glacier, la cabane est 150 mètres au-dessus, au sommet de la moraine. il faut remonter... On s'assied sur un tas de cailloux, sur le glacier, et on décide de nettoyer les sacs. Après tout, il n'y a aucune raison valable de monter des kilos à Schönbiel, où on espère pouvoir se ravitailler correctement. Il est environ treize heures, nous arriverons à la cabane Schönbiel, qui se trouve à une demi-heure de là, vers 17 heures. Pique-nique, bouteilles (certaines venant de Bertol), puis petit somme au soleil : un emploi du temps sympathique dans un cadre exceptionnel, sous les faces Nord de la Dent d'Hérens et du Cervin ! Lorsque le soleil baisse, on prend notre courage à deux mains pour se faire la courte remontée vers Schönbiel. On arrive, la grande et magnifique terrasse face au Cervin est noire de monde : je dis « Bonjour ! ». Aucune réponse. Certains regards se tournent vers moi, un peu étonnés qu'un Welsch se permette de dire quelque chose. Mon pote, en arrivant, dira -ou plutôt gueulera- « Bonjour !!! ». Quelques têtes de plus se retournent, mais sans aucune réponse toujours. Le « röschtigraben » existe, mais il peut prendre diverses formes ! Là, on a commis une faute de goût, je suppose : dire « bonjour » au lieu de « Gruëzi » (je ne garantis pas l'orthographe, mais comme le suisse-allemand est une langue parlée, ça ne devrait pas causer d'incident diplomatique) en est visiblement une, et une majeure.

Le soir à l'unisson; on commande du rouge. C'est en vrac, pas de bouteilles, contrairement à Bertol, et c'est plus de CHF 30.- le litre. Le vin est à peine buvable et je le mettrais pas dans mon vinaigrier : ça risquerait de faire tourner le vinaigre, et cela serait de la maltraitance de bactéries. La tambouille est comestible, sans plus : on a vu mieux lors de notre école de recrues. Bon, on gardera pas un souvenir impérissable de la cabane Schönbiel cette fois-là.



*Stafelalp, face Nord du Cervin, Marcel Jaton, 1962*

Descente sur Zermatt le lendemain, on se tape la cloche dans un restaurant de la station. On est mois de mai, la saison de ski est terminée et la saison d'été c'est dans six semaines, donc, pas trop de monde. La station a, du coup, presque l'air agréable, mais il n'est pas évident de trouver un restaurant dans ce village désert ; on finit par trouver un restaurant assez sympathique et on passe l'après-midi à combler les vides. En fin d'après-midi, on remonte au Gornergrat, puis au Stockhorn pour redescendre sur Monte Rosa. Les prévisions ne sont pas excellentes, mais bon... On arrive à Monte Rosa (l'ancienne cabane, pas le bijou technologique actuel), pas beaucoup de monde, mais on sent que la cabane a l'habitude de voir la foule. L'organisation est très stricte, genre : tu poses ton sac là, tes skis ici, ton cul là-bas, et tu attends qu'on s'occupe de toi<sup>1</sup>. Un réfectoire immense, des haut-parleurs pour annoncer les services et les plats. Le soir, on se commande une soupe et un émincé zurichoise, avec du vin (en vrac toujours). Soupe et riz sont tellement salés qu'on arrivera pas à les bouffer. Juste un peu, histoire de s'alimenter un chouïa, et de se féliciter d'avoir bien mangé à midi à Zermatt. Le vin est cette fois réellement imbuvable, malgré son prix de CHF 35.- le litre. Comme on est courageux et que nous ne craignons pas la difficulté, on va tout de même en boire un peu, mais au tiers du litre, on déclare forfait : plus de papilles gustatives, l'estomac qui proteste devant tant d'acidité et de salinité. La bière en bouteilles est valaisanne, pas la meilleure, mais c'est en l'occurrence un vrai nectar.

---

1 Expérience faite, et aussi sur la base de témoignages d'amis, cela n'a pas forcément beaucoup changé dans la nouvelle cabane...



*Lyskamm, de Riffelberg, Marcel Jaton, 1961*

Le lendemain, il fait un temps qu'on qualifiera pudiquement de merdique, et on descend sur Zermatt par le Gornergletscher. Il faudra un gigot d'agneau aux Monts pour se refaire une santé stomacale. Arrosé de vin. Du vrai.

## Patrouille des Glaciers

La Haute Route a donné naissance à une course de ski-alpinisme entre Zermatt et Verbier ; à une époque où le rôle de l'armée n'était pas encore remis en question et où l'on avait fondé des troupes de montagne spécialisées (on était à l'époque de la deuxième guerre mondiale de 1939-1945),



deux capitaines de l'armée suisse, Rodolphe Tissières (qui fera fortune en spéculant sur les terrains de Verbier, qui n'était à l'époque qu'un alpage d'une dizaine de mazots) et Roger Bonvin (qui deviendra plus tard conseiller fédéral, ça paie moins bien, mais il n'y a pas à se plaindre) décident de tester les aptitudes des soldats en organisant une course de patrouilles sur le trajet de la Haute Route. Nous sommes en avril 1943, et ce sont 19 patrouilles de trois

membres qui parcourent un trajet de 63 kilomètres entre Zermatt et Verbier en un peu plus de douze heures pour la plus rapide d'entre elles. Les sacs sont lourds (12 à 13 kilos) de matériel d'alpinisme et de fusils avec des munitions, car il y a des épreuves de tir prévues au programme. Des tirs avec l'arme d'ordonnance et de la munition de guerre, cela va sans dire : pas ces bijoux technologiques que l'on peut admirer lors des épreuves de biathlon à la télévision, et que les concurrent-e-s balancent élégamment de deux doigts pinçant le canon par dessus leur épaule. Les skis sont en bois massif, les fixations sont des étriers, ce qui n'est pas trop gênant pour la sécurité, car les souliers sont d'ordonnance aussi : si tu tombes, c'est le pied qui sort du soulier.

L'itinéraire passe le Pas de Chèvres grâce à un rappel. Il s'agit essentiellement d'un exercice militaire ; mais seules 8 patrouilles parviennent à bon port. Les onze autres patrouilles s'égarèrent dans le brouillard et bivouaquent du côté de la tête de Valpelline (en territoire italien, c'est donc pratiquement un *casus belli* en ces époques troublées! Heureusement, il n'y avait guère de patrouilleurs italiens à l'époque pour vérifier..).



*Montée sur Stafelap, Marcel Jaton, . 1944*



*Poste de contrôle à Tsijiore Neue au-dessus d'Arolla, Marcel Jaton, 1940*

En 1944, 44 équipes participent à une étape allongée. Durant quelques années, démobilisation aidant, la course n'est plus organisée. C'est le 10 avril 1949 que la course reprend, mais le décès de trois participants d'Orsières (Maurice Crettex, Robert Droz et Louis Thétaz) dans une crevasse du glacier de Ferpècle provoque une polémique. L'organisation de la course est alors interdite par le Département militaire fédéral jusqu'en 1984, année où Camille Bournissen, capitaine de son état et guide d'Arolla, ainsi que quelques cadres de la division de montagne 10 relancent la course en l'ouvrant à la participation de patrouilles de civils, l'organisation étant toujours le fait de l'Armée suisse. En 2016, 1500 patrouilles (4500 coureurs) sont inscrites au départ de la patrouille des Glaciers en avril...

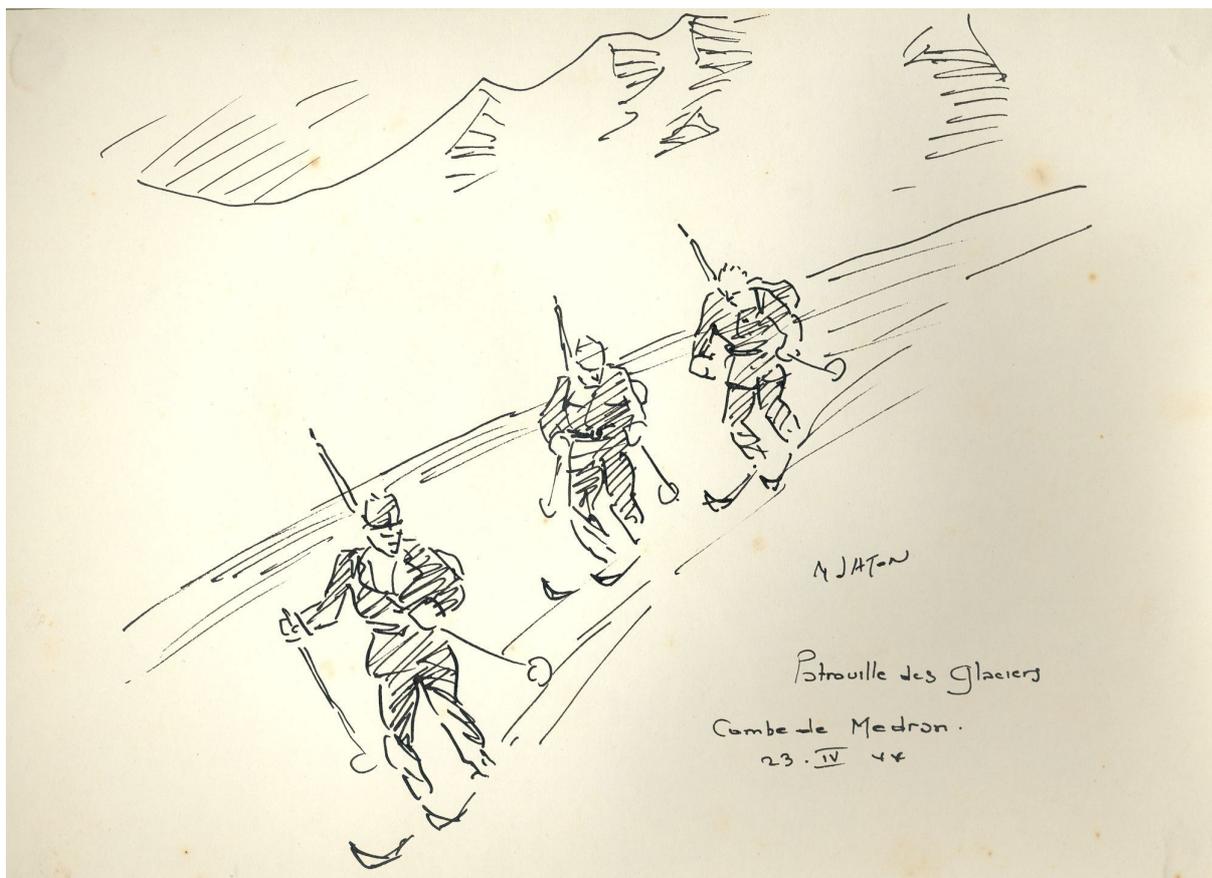
D'aucuns se sont posé la question du tracé, qui ne suit pas le parcours traditionnel de la Haute Route, et de surcroît se déroule « à l'envers » (de l'Est vers l'Ouest). En effet, alors que le tracé conventionnel relie Verbier à Zermatt par les Dix, le Pigne d'Arolla, les Vignettes, le col de l'Evêque et le col du Mont Brûlé, la patrouille relie Zermatt à Verbier par Tête Blanche, Bertol, Arolla, et rejoint le parcours « touristique » au pas du Chat, au bord de la Grande Dixence, après le franchissement du col de Riedmatten. Plusieurs raisons à cela : Le parcours sur glacier étant difficile à sécuriser, on a voulu le restreindre au maximum. Il était difficile d'éviter le Stockji et le glacier du Mont Miné entre Zermatt et Arolla, mais ensuite, le seul parcours glaciaire est au sommet du glacier du Grand Désert à la Rosablanche qui à cet endroit est dépourvu de crevasses, pendant que l'itinéraire traditionnel passe des endroits exposés à Tsa de Tsan, au Pigne d'Arolla et à Tséna Réfien. Et puis, il est plus facile d'organiser un contrôle à Arolla qu'au sommet du Pigne d'Arolla... Les mauvaises langues diront qu'il est aussi plus facile pour les hauts gradés de l'Armée de venir regarder passer les troufions à l'hôtel du Pigne avec une bouteille de Petite Arvine et une fondue à la clé qu'aux Vignettes avec la Dôle du gardien et les spaghetti bolognese...



*Paquetage des skis à la Patrouille des Glaciers, Marcel Jatou, 1944*

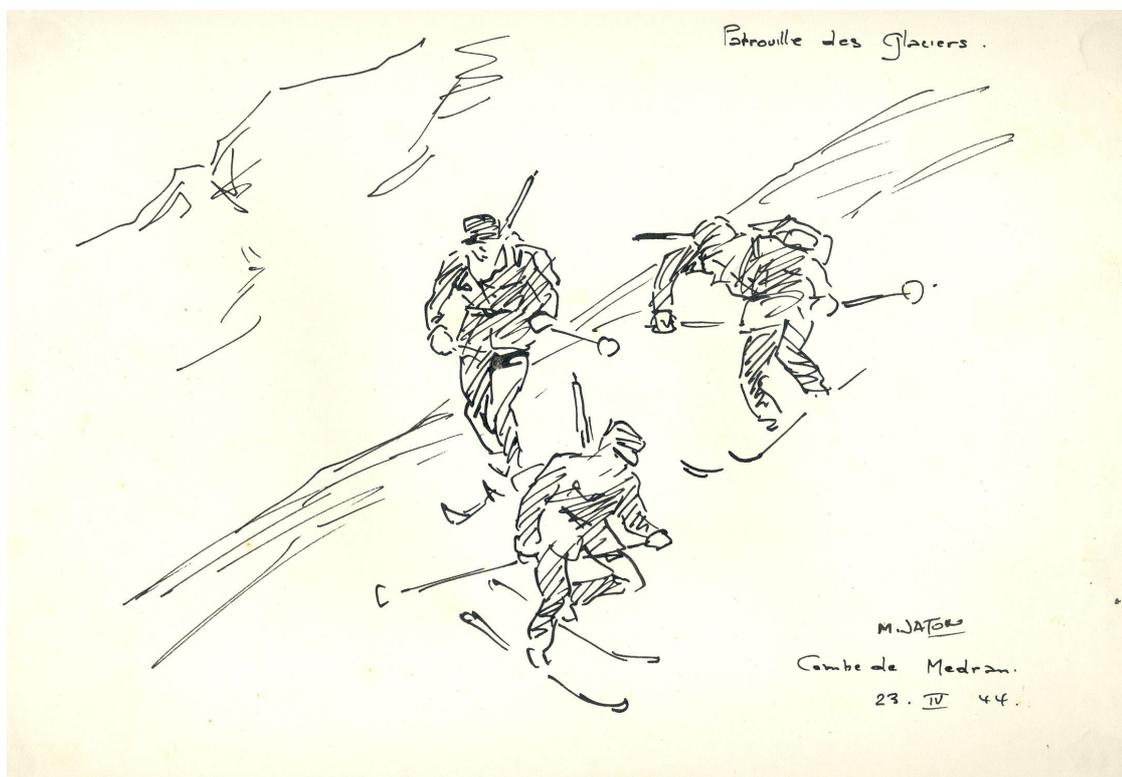
Pour le sens du parcours, les « touristes » préfèrent monter à l'ombre et descendre avec une neige qui vient d'être détendue par le soleil (qui comme chacun sait se lève à l'Est) ; les conditions sont donc généralement meilleures d'Ouest en Est. Pour la compétition, elle se déroule majoritairement de nuit, et on souhaite avoir de bonnes conditions globales jusque vers midi, on aura de ce fait des conditions un peu meilleures en fin de course dans la combe de Médran.

Il y a un dernier détail : l'itinéraire « normal » passe brièvement la frontière italienne au col de l'Evêque, ce que l'Armée n'a pas le droit de faire sauf autorisation spéciale sans doute difficile à obtenir en 1943.



*Arrivée à Verbier, dans la combe de Médran, Marcel Jaton, 1944*

En 2010, la première patrouille avait réalisé le temps assez remarquable de 5 heures 52 minutes pour le parcours Zermatt-Verbier. En 2014, une patrouille féminine avait effectué le même parcours en 7 heures 27. Si ces chiffres sont impressionnants et témoignent d'une performance vraiment au-delà du commun, ils n'ont finalement aucune signification réelle. A quoi bon parcourir un trajet si magnifique à une allure pareille, et de nuit qui plus est ? Idéalement, je voudrais entamer un tel parcours dans l'objectif d'aller le plus lentement possible, en restant autant que faire se peut là-haut. Même si je respecte les motivations de ces gens qui réussissent d'incroyables performances, je suis assez tenté de les comparer à ceux qui font le Paris-Dakar (bon, là j'en connais qui vont hurler). Vous vous rappelez la chanson de Renaud ? *500 connards sur la ligne de départ...* Même si je ne désire pas traiter ces gens de connards (puisque je respecte ce qu'ils font), leur manière d'aborder la montagne me dépasse et me déplaît. D'autant qu'en 2016, ils ne sont pas 500, mais 4500 ! Bref... En 2016, la course a dû être annulée pour les patrouilles les plus performantes, en raison du mauvais temps, ce qui me console tout de même : la montagne reste la plus forte.



*Combe de Médran, patrouille des Glaciers, Marcel Jaton, 1944*

Il m'est arrivé assez souvent de me retrouver involontairement parmi des coureurs qui s'entraînaient pour LA patrouille. La grande majorité de ces personnes sont sympathiques et savent respecter les autres randonneurs, ceux qui ne s'intéressent pas forcément au chronomètre ; en revanche, il y en a certains, comme dans toute activité, qui peuvent se montrer parfois assez peu agréables. Ainsi ces trois patrouilleurs qui me rejoignent un jour sous les Plans de Bertol, alors que je sortais de la rampe raide après la prise d'eau du haut Glacier d'Arolla (un endroit pouvant être délicat l'après-midi) et qui, avant même d'être sur mes talons, me crient « Pousses-toi, on s'entraîne ! ». Je me suis arrêté, retourné calmement, et ai répondu . « Alors, il faut aussi entraîner les dépassements » et j'ai continué dans la trace. Il semble probable qu'arrivés à Bertol, ils auront fait une remarque du genre « On aurait pu faire mieux sans ce connard qui nous a retardés ».

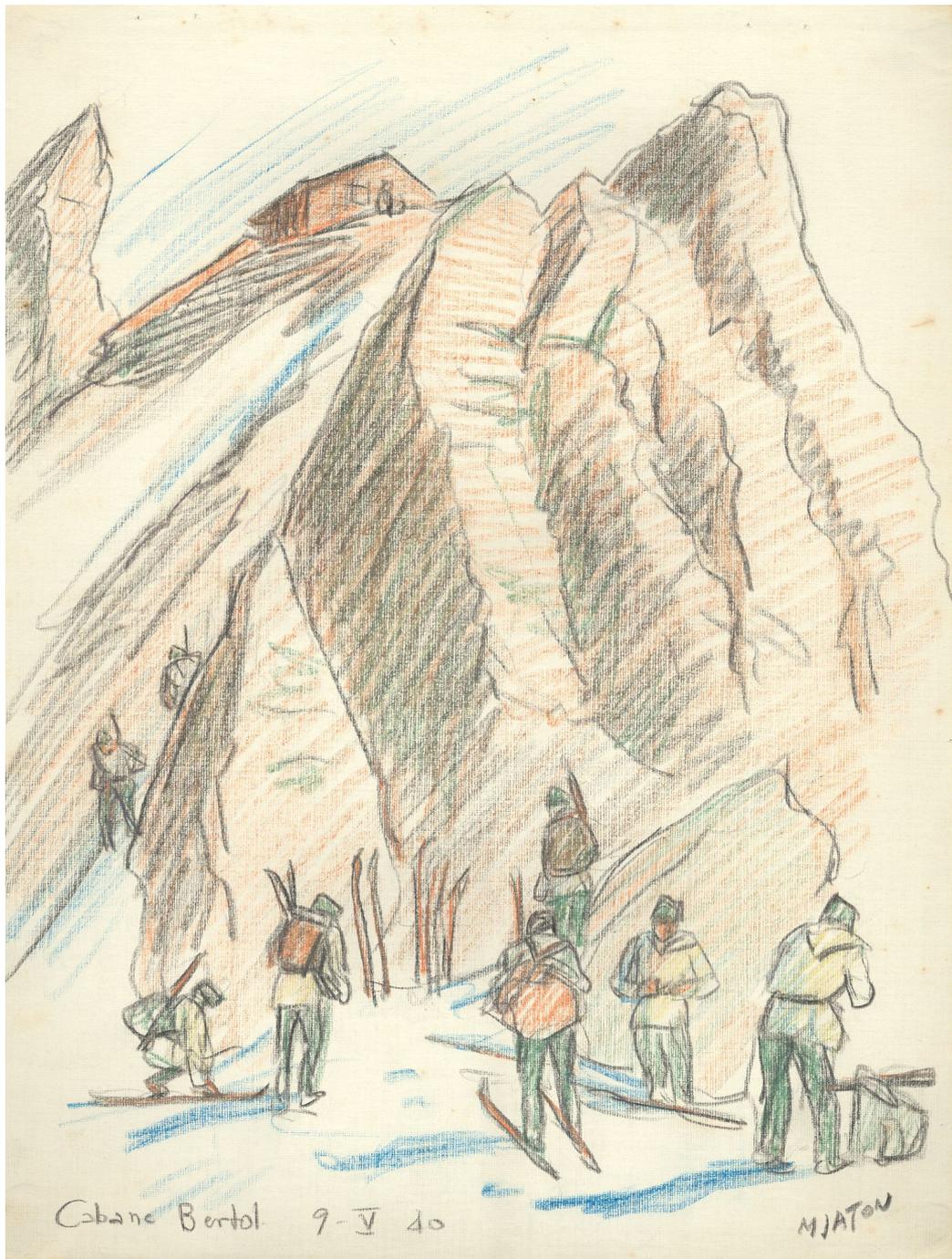
Une autre fois, l'après-midi, j'arrive au col de Bertol depuis Arolla avec des amis ; on était à deux semaines de « La Patrouille ». Venant de Zermatt, il y avait trois athlètes en vêtement thermo collant qui arrivaient de Zermatt, ils n'avaient pas encore ôté les skis. L'un d'eux s'adresse à moi, sans dire « bonjour » (on ne lui avait sans doute jamais appris que cela se fait dans les bonnes familles, et même dans les moins bonnes) et me dit : « Tu viens d'Arolla, t'as mis combien ? ». On avait mis un peu plus de trois heures, mais le gars m'a déplu ; j'ai pris un air très épuisé et j'ai dit « Oh là, là, dans les huit heures, enfin un peu plus... ». On a passé la soirée à la même table à Bertol, dans une cabane bondée, mais ces gens-là ne nous ont plus jamais adressé la parole. Quant la fraternité de la montagne se limite au cadran d'un chronomètre...

Une autre année, je croise au sommet de Tête Blanche (3710 mètres tout de même) un gars en vêtements collants et skis de fond (si, si!) avec un sac qui devait au moins contenir une gourde en plastique et un coupe-vent léger, sans piolet, corde ou crampons (sans doute ne savait-il pas s'en servir, de toutes façons) qui arrive en courant (enfin, avec ses skis de fond aux pieds, et des chaussures pour skis de fond pour tout équipement) au sommet. Lui non plus ne me salue pas, mais regarde son chrono-bracelet Suunto et fait comme ça : « Ah, j'ai battu mon record » ; et il arrache ses peaux et repart aussi sec (?) en direction de Bertol (sans avoir salué, toujours). Je comprends bien qu'il ne pouvait guère s'arrêter pour admirer la vue : le vent soufflait à près de 60 km/h, et avec ce qu'il avait sur le dos, il aurait été congelé en dix minutes ; mais il ne faut pas non plus trop s'étonner s'il y a des morts lors d'une tempête de foehn pendant un entraînement pour cette même patrouille des glaciers.

Dans la même veine, mais quelque peu en marge de la patrouille des glaciers, j'ai un jour croisé en bas du Stockji, sous la cabane Schönbiel, un allumé avec un traîneau tiré par des chiens, qui rêvait de faire le parcours de la patrouille des Glaciers tout seul avec cet équipage. On était en avril, donc en conditions hivernales. Je suppose qu'il avait étudié le parcours avant, mais bon, si je peux (en me forçant quand même) imaginer un traîneau dans le contournement du mur du Stockji, j'ai un peu plus de soucis en l'imaginant dans la descente de Bertol, à Riedmatten, au pas du Chat ou dans le couloir de la Barme ; mais après tout, ce ne sont pas mes oignons. Je lui ai tout de même dit que ses toutous risquaient de souffrir dans la glace de Tête Blanche et que les conditions de l'Arctique ou de l'Antarctique n'étaient pas comparables, même si par certains côtés, elles étaient plus sévères. Il m'a rétorqué qu'il s'était beaucoup entraîné dans le Jura, même à la Brévine et sur le lac des Brenêts (c'est vous dire!), et qu'il ne craignait rien, et qu'il était tout à fait confiant dans les aptitudes de ses chiens à maîtriser le parcours... Heureux les simples d'esprit... J'ai lu plus tard dans un journal local qu'il avait été récupéré avec des gelures près de Bertol, mais qu'il était fermement décidé à essayer de nouveau. Je n'ai jamais eu d'autres nouvelles (à vrai dire, je n'ai pas vraiment cherché) : peut-être que ses chiens ont fini par le dévorer pour s'en débarrasser ? Dans ce cas, les chiens ont eu raison ; j'espère juste qu'ils n'ont pas subi de dommages : un con pareil, ça ne doit pas être comestible... Depuis cette époque, il y a même des gens qui organisent des hautes routes Chamonix-Zermatt en chiens de traîneau ; mais en été toutefois (septembre, généralement). Ils utilisent une logistique relativement lourde pour réaliser ce raid ; c'est vrai que remonter le glacier d'Otemma avec un traîneau dans lequel on met les sacs, cela peut paraître intéressant ; encore faut-il traîner la bouffe des clébardes... Même avec des porteurs, voire un hélicoptère de soutien, l'intérêt m'échappe un peu.



*Pause sur glacier (Tsijiore Nouve), dessin de Marcel Jaton, 1940*



*La cabane Bertol, à l'époque des premières patrouilles des Glaciers, Marcel Jaton, 1940*

Et pour la bonne bouche, cet épisode vraiment peu commun (heureusement!) qui montre à quel point des gens parfois inexpérimentés se retrouvent en haute montagne ; je tiens cette anecdote d'un ami qui avait entrepris un petit raid avec un groupe de quatre copains entre Arolla et Zermatt par la cabane de Bertol. L'histoire m'a été confirmée par la suite ; aussi invraisemblable qu'elle puisse paraître, elle doit donc être authentique.

L'équipe de mes amis n'était à vrai dire pas vraiment des mieux entraînées ; ils s'étaient mieux entraînés à des petites bouffes sympas qu'à des ascensions à peaux de phoque, donc la montée à Bertol n'avait pas été vraiment rapide. Parvenus à Bertol après une montée relativement pénible, ils constatent qu'une autre équipe est déjà sur place, dans une cabane non gardée en cette période de l'année. Cette équipe se compose d'un groupe de jeunes avec deux accompagnants. Ces derniers passent la soirée dans le dortoir d'hiver à étudier des cartes, donner des directives aux jeunes, organiser la course du lendemain, en direction de Zermatt. Ils ont l'air de maîtriser le sujet, et le lendemain ils sont les premiers à partir en direction du col de Valpelline. Le groupe de mes amis les suit à une heure d'intervalle, et ils bénéficient ainsi d'une très bonne trace jusqu'à Tête Blanche. Au sommet, le temps se présente de manière plutôt incertaine, le vent est en train de se lever, et une dépression arrive par l'Ouest. Le groupe des jeunes quitte Tête Blanche, mais se dirige du côté du col d'Hérens et de la cabane de la Dent Blanche (Rossier) plutôt que vers Zermatt. N'ayant pas eu l'occasion d'échanger des informations avec les accompagnants, mes amis pensent logiquement que la détérioration du temps a décidé le groupe à redescendre sur Ferpècle. C'est une idée qui se défend, encore que si l'on se fait prendre au passage de Mota Rota dans le brouillard, cela peut devenir délicat ; mais le mauvais temps est encore suffisamment éloigné, et tout indique que l'on parviendra à la sortie du glacier de Ferpècle avant la tempête ; de plus, si ces deux accompagnants (qui se sont présentés comme professionnels et jusqu'ici n'ont pas eu l'occasion de donner à penser qu'ils étaient totalement incompetents) entreprennent cette descente tout de même assez alpine avec un groupe, c'est qu'ils connaissent parfaitement l'itinéraire. Alors, le groupe de mes amis suit la trace en direction de Ferpècle, s'épargnant ainsi l'ennui d'une recherche d'itinéraire compliquée dans le Stockji, un glacier jamais vraiment simple à parcourir par temps maussade sans traces sûres.

Au bout d'un parcours assez long, l'un de mes amis remarque que la trace semble se diriger trop à gauche. Il ne connaît pas l'itinéraire de Ferpècle, mais il se rappelle sur la base de descriptions que le glacier est coupé en son milieu d'une immense barre de rochers, la Mota Rota (littéralement : Motte brisée), et qu'il faut passer tout à droite (Est) au pied de la cabane de la Dent Blanche pour contourner la barre. Il se souvient aussi qu'ensuite, le retour sur le glacier de Ferpècle sous Mota Rota est délicat, qu'il ne doit être effectué ni trop haut ni trop bas, dans une pente raide entre des séracs. Le groupe qui les précède se dirige apparemment beaucoup trop au centre du glacier..

En se dépêchant, le deuxième groupe parvient à rejoindre le premier, et on pose la question : « Dites, les gars, pour descendre sur Ferpècle, on n'est pas un peu trop au centre du glacier? Le passage est tout à droite, non ? ». Regard étonné de l'un des accompagnants, et vient la réponse surprenante « Ah, mais nous, on va pas à Ferpècle, on va à Zermatt ». Un silence, puis : « Euh... mais là, on est en train de descendre sur Ferpècle ! ». L'accompagnant : « Mais non, on descend sur Zermatt, voyons ». Puis il ajoute : « Tu vois pas le Cervin à notre droite ? ». Petit problème : il montre la Dent Blanche. Cet ahuri a confondu Cervin et Dent Blanche, pour ne rien dire de la Dent d'Hérens oubliée au passage... Quelques pénibles explications plus tard, il faut bien convenir que les deux groupes sont au milieu du glacier, à un endroit où ils ne devraient pas se trouver, que personne ne maîtrise réellement l'itinéraire de descente du vallon de Ferpècle, et que le mauvais temps arrive. La solution la plus sage est de remettre les peaux de phoque, remonter à Tête Blanche sur les traces de descente, puis revenir à la cabane en espérant que la neige et le brouillard n'auront pas rendu la situation trop complexe d'ici le col de Bertol.

Il n'est jamais agréable de remonter alors que l'on était en pleine descente. Là, il faut se dépêcher en plus ; le premier groupe préfère remonter sur les traces de descente jusqu'à Tête Blanche, alors que le deuxième groupe, fort d'une bonne connaissance du haut du glacier de Ferpècle, se permet de couper beaucoup plus bas pour rejoindre le sommet du glacier du Mont Miné. Ils parviendront avant la tempête au col de Bertol, en sécurité, mais le premier groupe aura plus de difficultés pour se mettre en sécurité, pris par la tempête dans les environs de Tête Blanche.

Tout le monde s'en tirera finalement sain et sauf, mais pour le groupe pris dans la tempête à Tête Blanche, cela aurait pu très mal se terminer. L'histoire ne dit pas ce que sont devenus les deux accompagnants ; mais la principale leçon reste qu'il ne faut jamais se fier à des personnes que l'on ne connaît pas, et que telle trace même abondamment fréquentée n'est en aucun cas gage de sécurité.

